

Saison théâtrale 2019/20

Tomber en enfance

Godefroy Gordet

Le Théâtre ouvert Luxembourg (Tol) avait montré l'année dernière une programmation particulièrement stimulante, outre cette fameuse exception confirmant la règle. Au fil du temps d'ailleurs, le théâtre de la Route de Thionville fidélise son équipe autant que son public. À l'image de cette nouvelle saison qui affiche de nombreux visages bien connus du petit théâtre et quelques « nouveaux » et pas des moindres, qui tâteront les planches du Tol. Cette année, toujours sous l'œil de Véronique Fauconnet, le Tol ficèle sa 46^e programmation d'un discours autour de l'enfance et l'enfant, « la filiation, la responsabilité, la quête, la protection, le rêve, la violence, la transmission, l'abus, le socle, la parentalité, la confusion ». Tout ça.

Le Tol part cette année sur quatre créations et ouvre le bal dès la fin du mois avec *Rabbit Hole* – *Univers parallèles* de David Lindsay-Abaire dans une adaptation de Marc Lesage. C'est Véronique Fauconnet qui s'attèle à la mise en scène de ce texte qui nous plonge dans le quotidien d'un couple, Becky et Howard, huit mois après la mort accidentelle de leur fils, tentant de surmonter leur perte et retrouver un sens à leurs vies. Les quatorze dates tenues par Caty Baccega, Romain Gelin, Colette Kieffer, Monique Reuter et Jérôme Varanfrain, ouvriront cette nouvelle saison du Tol sans ambages dans la ligne tracée par le théâtre.

À la mi-janvier, c'est Aude-Laurence Biver – à plusieurs reprises comédienne dans le *line-up* du Tol ces dernières années – qui a été appelée pour monter la seconde création du programme. C'est

La nouvelle saison au Tol affiche de nombreux visages bien connus du petit théâtre et quelques « nouveaux », qui tâteront ses planches

sur le texte *Le Poisson Belge* de Léonore Confino que l'actrice engage ses débuts dans la mise en scène. Depuis Nomophobia présenté au *TalentLab* en 2017, et un assistantat pour Jean Boillot au Nest sur *Tiamat* de Ian De Toffoli, Biver n'avait plus trouvé le chemin de la direction. Néanmoins très prolifique à d'autres niveaux – elle est auteure et comédienne pour le théâtre et le cinéma –, on a hâte de la voir de ce côté du miroir, pour avoir été convaincu par le reste. Le duo Juliette Allain (dirigée par Sivadier et doubleuse sur certaines grosses production hollywoodiennes) et Régis Laroche (magnifique dans *La vie trépidante de Laura Wilson* et ancien permanent du Nest) prendront à bras le corps ce texte mettant en scène un vieil homme solitaire perturbé par l'intrusion d'une jeune fille s'invitant dans sa vie, pour une confrontation délicate entre les âges et personnalités.



L'annonce pour la soirée *Mort aux cons* !

Fauconnet retourne à la mise en scène en avril au Théâtre National de Luxembourg – des collaborations entre les deux scènes devenues « de tradition » – pour y monter *Objet d'attention* de Martin Crimp. Une pièce qui se joue du théâtre par le biais d'un drame de vie plutôt banal de prime abord. Dans cette dynamique d'équipe, qu'on mentionnait plus haut, elle s'entoure des « belles gueules » de la scène luxembourgeoise... Logiquement, Aude-Laurence Biver (qui va définitivement passer plus de temps sur scène que chez elle cette année), Rosalie Maes (qu'on avait adorée dans *Pièce en plastique* au Centaure en janvier dernier), Matila Malliarakis (un nouveau venu au Grand Duché qui montre un CV impressionnant pour son âge), Catherine Marques (brillante dans *Vincent River*, Tol, 2018 et *Roberto Zucco*, Opéra-Théâtre de Metz, avril 2019) et Brice Montagne

(qui avait été très bon dans *Terreur* au Centaure en juin dernier¹).

Jérôme Varanfrain (définitivement de la « team Tol »), passera du plateau à la salle pour monter *Comme s'il en pleuvait* de Sébastien Thiéry. Une comédie où nos fantasmes d'enfants s'entrechoquent avec nos frustrations d'adultes, intégrant pleinement la ligne « Toliennne » de cette année. Un texte porté par les comédiens Steeve Brudey (déjà passé par le Tol à plusieurs reprises), Myriam Gracia (qui gravite depuis un moment entre Neimënster, le Centaure et le Tol) et Colette Kieffer (bien connue du public luxembourgeois). Une pièce entre absurde et boulevard qu'on aborde néanmoins avec un certain recul face à l'angoisse de trouver une pièce grossière et bourrée de clichés, à l'image de *Momo*, l'une des dernières de Sébastien Thiéry, adaptée en – très mauvais – film en 2017.

On ne se réjouit jamais vraiment de trouver des reprises dans la programmation d'une scène de création. Autant que le Centaure cette saison, Le Tol n'y échappe pas non plus et s'oblige à faire de la place à deux spectacles créés l'an passé. Le divertissant et bien tenu *Un dîner d'adieu* de Alexandre de la Patellière et Matthieu Delaporte, mis en scène par Véronique Fauconnet. Un spectacle qui marche, certes, mais n'affiche pas les mêmes prétentions que les susmentionnés. En reprise également, le *Mais sois sans tweet* de Claude Frisoni. Un spectacle à l'humour potache, plein de drôleries, certes, mais qui n'avait franchement pas besoin de trouver d'autres dates.

Néanmoins, deux spectacles en accueil envoient cette bouffée d'air qu'on cherchait. *L'ouvrir*, le seul-en-scène de la Suisse Isabelle Bonillo, sur l'histoire d'une quinquia faiblarde qui décide de l'ouvrir et le spectacle lorrain chanté *Vive la commune* pour clôturer la saison.

En sus, la belle idée de coproduction entre le Tol, le Théâtre du Centaure et le Théâtre des Case-mates, devenue aussi tradition, ravivera la flamme des plus fêrus et exigeants spectateurs. Cette année c'est autour du leitmotiv « Morts aux cons ! » que les trois structures proposent une lecture de plusieurs textes sur la bêtise humaine avec à l'affiche quelques grands noms tels que Nietzsche, Flaubert, Brassens, Barthes, Brel...

Et puis, le Tol reprend son travail auprès des lycées, à nouveau autour de *La Malle de Molière* – un spectacle qui avait trouvé un beau succès dans les lycées la saison précédente – et accueille deux spectacles scolaires des ateliers de théâtre du Lycée Michel Rodange : *Dans les coulisses du pouvoir* et *One-Act Theatre*. Une belle manière de transmettre aux jeunes la richesse du théâtre et surtout, en tant que scène théâtrale soutenue par le ministère de la Culture, la Ville de Luxembourg et le Fonds Culturel National, d'assumer son rôle dans le paysage culturel luxembourgeois.

¹ La pièce est en tournée le 18 octobre au Kinneksbond de Mamer et les 23 et 24 octobre au Kulturhaus de Niederanven.

Programme et réservations sous www.tol.lu

Exposition

Eisenstein au prisme de l'histoire de l'art

Loïc Millot

Pour sa première exposition monographique dédiée à un cinéaste, en l'occurrence Sergueï Eisenstein, le Centre Pompidou-Metz a fait preuve d'une audace rare parmi les institutions promouvant l'art moderne. Il est vrai que l'utopie communiste ne fait plus rêver grand-monde, et peut-être moins encore les plus jeunes générations. À l'ère des séries Netflix, les films de Sergueï M. Eisenstein, fondus dans un noir et blanc âpre et humide, innervés de gestes fiévreux d'ouvriers, hystérisés par la vélocité du découpage, et toujours agissants sur les émotions du spectateur, semblent venir d'un autre monde. D'un temps où la classe ouvrière était un sujet politique de premier plan et sur lequel s'érigait une nouvelle conception de l'Homme et de sa place dans l'Histoire.

Dispersée dans de multiples tâches épisodiques avec la désindustrialisation, la classe ouvrière peine aujourd'hui à exister politiquement. La situation que nous connaissons ici rend donc particulièrement émouvante – et définitivement anachronique, semble-t-il – la lecture des énoncés mis en exergue par Eisenstein dans *La Grève* : « L'organisation est la force de la classe ouvrière. Sans l'organisation des masses, le prolétariat est nul. » Sur un tel programme se sont fondés aux quatre coins du monde les espoirs d'émancipation de plusieurs générations d'hommes et de femmes. C'est d'ailleurs l'un des intérêts de cette manifestation : revoir, re-garder, à la lueur du présent, ces films réalisés dans la passion révolutionnaire des années 1920, grâce à la rétrospective complète qui accompagne la manifestation.

On entre dans l'exposition Eisenstein comme on pénètre ses écrits sur l'art. Si elle n'est pas incontournable, la lecture de ses textes réunis en France sous le titre *Cinématisme* pourra toujours faciliter cette vaste exploration d'objets, de dessins et de tableaux placés dans un rapport d'équivalence. Un cabinet de curiosités prend ainsi forme, tout droit sorti de l'imaginaire du cinéaste. Salle après salle, on marche dans les pages du théoricien compulsif, du démiurge à l'inépuisable érudition dont la créativité fut empêchée

par le régime soviétique. Sa passion pour les arts et les cultures les plus variées se prête à de multiples configurations spatiales, comme en témoigne le travail accompli des deux commissaires de l'exposition : Ada Ackerman et Philippe-Alain Michaud. Les points d'appui de sa pensée se dressent devant nous : là, musculeux plébéen, tel *Esclave mourant* de Michel-Ange venu du Louvre, qui semble anticiper la gloire virile et sensuelle du Brando à T-shirt blanc de *Streetcar named Desire* (1951). Plus avant, on rencontre en chemin les icônes orthodoxes logeant dans les arrière-plans d'*Ivan le Terrible* (1944-1946), mais aussi des caricatures de Jacques Callot, artiste que l'on connaît bien en Lorraine, ou encore d'Honoré Daumier – sur lequel a porté la thèse de doctorat d'Ada Ackerman, en rapport avec l'œuvre d'Eisenstein. Sans oublier les *Prisons imaginaires* de Piranèse dont s'est inspiré Eisenstein pour fabriquer les logements ouvriers de *La Grève*. Parmi les tableaux convoqués par Eisenstein dans ses écrits figurent trois pièces importantes, que l'on se réjouit de trouver face à nous. À l'heure où le Grand Palais se prépare à accueillir une vaste exposition au peintre de Tolède, on peut contempler deux toiles du Tintoret ainsi que le *Christ au Jardin des Oliviers* du Greco, tableau que le maître soviétique cite et analyse dans l'article « El Greco y el cine », rédigé en septembre 1937.

Photogramme après photogramme, Eisenstein scrutait chaque composition, chaque prise de vue opérée par son fidèle opérateur, Edouard Tissé. C'est ce geste liant l'œil à la main, la pensée à l'image, qui est à l'affiche de la manifestation. La succession des images cinématographiques répond au principe de conflit, notion au cœur de la dialectique eisensteinienne. Celle-ci se décline diversement : conflit graphique, lorsque les lignes se croisent au sein même de la composition, conflit de lumière opéré par des jeux de contrastes, ou encore, parmi bien d'autres possibilités, conflit de volume ou entre les différents plans de la représentation. Ce sont là autant de moyens de dynamiser les images et de produire artificiellement des effets sur le spectateur.

À l'ère des séries Netflix, les films de Sergueï M. Eisenstein, fondus dans un noir et blanc âpre et humide, innervés de gestes fiévreux d'ouvriers, semblent venir d'un autre monde

D'Eisenstein à Vertov, de Poudovkine à Esther Choub, le montage est à cette époque le maître-mot des cinéastes soviétiques. Là où le cinéma hollywoodien applique un montage transparent, simple véhicule au service du récit, nos révolutionnaires rendent à l'inverse sensible ce procédé. Dès son premier long-métrage, *La Grève*, qu'il réalise à 26 ans, Eisenstein s'y applique pour la fameuse scène de la Boucherie : le massage des ouvriers par l'armée du tsar entre en analogie avec le sort d'une vache menée à l'abattoir. Ainsi, quand il ne traverse pas des siècles d'histoire de l'art, le spectateur marche dans les images d'Eisenstein, dans l'intimité du matériau, levier de la lutte des classes.

L'Œil extatique. Sergueï Eisenstein, cinéaste à la croisée des arts, du 28 septembre 2019 au 24 février 2020. Centre Pompidou-Metz, parvis des Droits de l'Homme.



Un cabinet de curiosités prend ainsi forme, tout droit sorti de l'imaginaire du cinéaste. Salle après salle, on marche dans les pages du théoricien compulsif, du démiurge à l'inépuisable érudition dont la créativité fut empêchée par le régime soviétique

